

Mémoires intérieures

Le météore de François Delisle, Québec, 2013, 85 minutes

André Roy

Où sont les utopies du cinéma ?

Number 161, March–April 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69277ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, A. (2013). Review of [*Mémoires intérieures / Le météore* de François Delisle, Québec, 2013, 85 minutes]. *24 images*, (161), 63–63.

Mémoires intérieures

par André Roy



Le récent opus de François Delisle nous rappelle qu'avant de faire ses études en cinéma à l'Université Concordia de Montréal, ce cinéaste a réalisé plusieurs courts métrages expérimentaux Super 8 dont *La grande fosse*, *Swing troubadour* et *Un requin dans ta poche*. *Le météore* s'inscrit parfaitement dans la démarche tant de réalisation que de production de Delisle, qui a mis ici 60 jours de tournage sur deux ans, tenant lui-même la caméra, pour mener à bien son ouvrage. Au départ, il y avait des textes qu'il avait écrits et des photos d'Anouk Lessard. Au fil du tournage, le film s'est précisé, concentré dans un dispositif singulier : pas de dialogues, pas d'interactions entre les personnages. Le cinéaste s'est donné ainsi une grande liberté de manœuvre pour nous offrir un film qu'on peut qualifier d'expérimental, de postmoderne.

Résumer *Le météore* relève d'une gageure tant il semble nous échapper, comme un météore justement, phénomène lumineux vif, rapide, labile, insaisissable. C'est une œuvre non conventionnelle comme on s'en doute : fragmentée, en morceaux, qu'il s'agit pour le spectateur autant de recoller que de laisser à la dérive. Delisle ne nous raconte donc pas une histoire de A à Z, il reconstitue à l'aide d'images et de voix le cheminement d'un homme, Pierre, un criminel. Cheminement qui tient à des faits et à des affects qui ont un rapport avec la culpabilité et la souffrance, avec la solitude et le mal.

L'histoire de Pierre épouse la forme d'un puzzle, d'une mosaïque où s'entrecroiseront

et s'entrechoqueront des images en noir et blanc et en couleur, des plans fixes ou en mouvement, des personnages que nous ne connaissons que par des voix off. L'architecture de ces voix, leur disposition est peu commune, non conformiste, dans la lignée des procédés durassiens (on pense à *Son nom de Venise dans Calcutta désert* et au *Navire Night*) ; les voix qu'on entend ne correspondent pas à celles des acteurs, qui deviennent en quelque sorte des figurants. La voix de Pierre est celle de François Papineau, alors que c'est François Delisle, le réalisateur, qui apparaît à l'écran ; il en va ainsi de la mère : voix d'André Lachapelle et présence de Jacqueline Courtemanche ; *et caetera*. Ces voix semblent celles d'une postsynchronisation lacunaire occupée uniquement à fixer leur scansion, leur portée symbolique. De multiples voix de la mémoire intérieure. Le récit se fait ainsi tentative de récit, comme si le cinéaste voulait aller à l'essentiel en dépouillant la narration de toutes ses formes entendues, la privant de ses règles courantes. Le film prend la forme d'un rêve avec ses métaphores (celle de l'eau, des chutes de rivière, celle des nuages s'accumulant) et ses métonymies (les liens établis entre la mort et le meurtre) ; il suspend dans l'unique temps de la narration, ramassé, condensé, quelques éclats de la vie de cinq personnes.

Ces cinq personnes sont Pierre, personnage principal (si on peut le dire ainsi), prisonnier qui purge quatorze ans de prison pour un meurtre ; sa mère, qui a presque quatre-vingts ans, qui lui rend visite toutes les semaines avant de s'éteindre ; Suzanne,

la dernière femme de Pierre, qui tente de refaire sa vie ; le gardien de prison et Max, un jeune homme victime de violence. Leur histoire s'organise donc autour de ces voix qui s'enchaînent et se complètent. Elles ne sont pas l'écho lointain des personnages ; c'est plutôt leur présence à l'écran qui a un effet spectral, signant leur évanescence, leur évanouissement (le récit est au passé, a déjà eu lieu). Nous sommes au centre d'un souvenir traumatique, le meurtre de Pierre. C'est sur ce meurtre et ses conséquences que se bâtit le récit, où tout est évoqué mais non montré. Évoqué par de multiples images hétérogènes, qui s'entrelacent et s'associent, comme ces plans de nuages et ces chutes répondant organiquement aux états d'âme des personnages, à leurs réflexions. Ces images et les voix qui s'y superposent nous convoquent à un voyage intime ; elles nous plongent dans un labyrinthe de sensations de vies, complexe, riche, hautement cohérent. S'engouffrer dans le dédale des voix et des images que propose François Delisle, c'est accepter de perdre ses repères, d'être obligé de donner par nous-mêmes un sens, une signification à ce film opératique, d'être en osmose avec lui et d'accepter le vertige auquel il nous invite. ■

Québec, 2013. Ré, scé., ph., mont. et prod. : François Delisle. Dir. art. : Geneviève Lizotte. Son : Simon Gervais, Martin Allard, Bruno Bélanger et Stéphane Bergeron. Voix : François Papineau, André Lachapelle, Dominique Leduc, Stéphane Jacques, Pierre-Luc Lafontaine. Int. : François Delisle, Jacqueline Courtemanche, Noémie Godin-Vigneau, Laurent Lucas, Dany Boudreault. 85 minutes. Dist. : FunFilm.

Film de clôture des Rendez-vous du cinéma québécois.
Sortie prévue : 8 mars 2013